

poches

Propriétés privées ★★
LIONEL SHRIVER

Les Anglo-Saxons sont les rois du format court, une bonne raison de s'intéresser à ce recueil de dix nouvelles et deux nouvelles sur le thème de la propriété au sens large. Shriver n'est pas une grande styliste classique, mais c'est une tête qui pense notre monde et surtout une délicieuse vipère, avec des traits d'humour à ce point compactés qu'on applaudit la traduction. Le plaisir de lecture réside donc dans ces *golden coins* dont les textes sont parsemés, troussés dans des phrases cinglantes comme « Elle déambulait dans la maison en bikini (...) sans avoir conscience de son exhibitionnisme, pour part instinctif, qui suggérait un sens inné du troc. » A.L.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laurence Richard, Pocket, 504 p., 8,4 €

Desir pour desir ★★

MATHIAS ENARD
De la propriété passons au desir. Venise, 1750.

Quelques tableaux baroques forment cette autre novella, avec toute la palette érudite, ébouriffante, de l'auteur de *Boussole*. Le thème : un triangle de desirs, où l'un des deux pôles masculins, le plus jeune, serait sous l'emprise du visuel et de la chair, et l'autre, plus âgé et aveugle, nous donnerait à voir Venise par ses parfums, sa musique, son climat. A noter, une scène éblouissante de passion toute musicale. A.L.

Babel, 64 p., 5,9 €

Le desir
comme aventure ★

YANNICK HAENEL
Et prolongeons la question du desir avec ce petit livre : de 1986 à 2020, le récit d'une sidération devant *La mort de Sardapale*, tableau de Delacroix, puis la leçon que l'auteur en tire aujourd'hui : « il y a un plaisir du crime »... C'est la gloire de la littérature, elle permet d'aborder tous les sujets.

A.L.
1001 nuits, 32 p., 3 €

ROMAN



L'Asturienne
★★★
CAROLINE LAMARCHE
Les Impressions
nouvelles
340 p., 22 €

Les patrons liégeois et leurs ouvriers espagnols

Caroline Lamarche ouvre, dans « L'Asturienne », des dossiers d'archives où elle traque la vérité sous les apparences.

PIERRE MAURY

Le nouveau livre de Caroline Lamarche est abondamment illustré. *L'Asturienne* est l'histoire de la société autrefois florissante qui portait ce nom mais aussi et surtout les portraits et les parcours des hommes qui l'ont dirigée, de leurs femmes, des travailleurs qui étaient les forces vives. Dans le contexte d'époques troublées par des guerres, des conflits, des accidents... Tout ce qui inscrit une saga familiale dans l'histoire industrielle, sociale et politique se trouve réuni dans un récit fluide et pourtant marqué par de terribles secousses.

On pourrait s'attarder sur les conflits mondiaux, davantage encore sur la guerre civile espagnole qui conduisit la direction de la Compagnie royale asturienne des mines, Bruxelles-Paris-Madrid, c'est-à-dire la famille de l'autrice, à des contorsions délicates. Et Caroline Lamarche à la découverte d'une photographie glaçante : en 1949, son arrière-grand-oncle Louis et Franco, à la chasse. « Ma mère me confirma que l'oncle Louis avait chassé avec Franco, d'un ton si naturel que je n'insistai pas », écrit-elle.

A ce moment du récit qu'elle conduit sur plus d'un siècle – l'Asturienne a été fondée en 1853 –, Caroline Lamarche a déjà ouvert les yeux sur des réalités dont évite de parler le livre du centenaire appartenant au patrimoine familial, hagiographie qui s'attarde « sur son paternalisme pionnier, son rayonnement au départ des trois villes citées et l'excellence de ses directeurs dont les portraits photographiques alternent avec les photos des sites miniers et industriels. »

L'endogamie des milieux industriels liégeois

Ce n'est évidemment pas si simple, comme le lui rappelle son ami Maurice, communiste bon teint : « Vous ne serez jamais qu'une pauvre petite fille riche dont l'argent provient de l'exploitation du peuple. » La descendante de ce qu'elle appelle elle-même, fière d'oser l'expression, « l'endogamie des milieux

industriels liégeois » et que Maurice résume à sa manière : « Le mariage de paquets d'actions ».

Le goût des archives n'était pas inné chez Caroline Lamarche. Elle était même celle dont on attendait le moins qu'elle se mette à remonter le temps à travers des documents qui lui deviennent, au fur et à mesure qu'elle en trouve, de plus en plus essentiels : des correspondances, des articles ou le témoignage d'une victime d'accident déniché sur Internet. La masse d'informations est considérable, ce qui manque l'est peut-être encore davantage. Sa mère, par exemple, n'a gardé que quelques-unes des lettres que lui avait écrites son père. Mais elle a plongé, le temps qu'il fallait, dans les vieux papiers. Et a mis au jour bien mieux qu'une saga familiale : un exemple frappant du grand écart entre ce que vivent les ouvriers et ce qu'en comprennent, ou veulent en comprendre, leurs patrons.



Le livre de Caroline Lamarche est bien mieux qu'une saga familiale.

© MARIE-FRANÇOISE PLISSART.

Le bonheur est dans le bassin tropical



Philippe Marczewski.

© MARINO CARNIVALE.



Un corps tropical
★★★
PHILIPPE MARCZEWSKI
Inculte
400 p.,
19,90 €
ebook
14,99 €

Tchacatchac tchacatchac tchacatchac tchacatchac. C'est au rythme chaloupé de la cumbia que danse ce dense roman. Une musique qui remue, enivre, ballote, secoue, déstabilise. Et le narrateur est emporté, sans que son corps ni son esprit ne puissent s'y opposer. De la banlieue d'une ville du nord à Madrid, à Lima, à Iquitos, dans la forêt amazonienne, sur le fleuve lui-même... C'est qu'il est sans qualité, ce narrateur, dont on saura jamais le nom. Un homme perdu, distancé de « la femme chez qui je vis » et de « l'enfant », dont le simple plaisir est d'aller barboter dans le bassin du parc tropical proche de la destination des livraisons « en mains propres » que lui impose son bureau. Le toboggan, la piscine à vagues, la rivière sauvage et le jacuzzi, dont le jet puissant lui frappe l'entrejambe et provoque une puissante érection. Notre candide s'abandonne aux plaisirs moites et languides de cet exotisme de pacotille. Et fantasma les tropiques.

Précisément, l'étrange destinataire de ses livraisons, lui en propose une. A Madrid. Pourquoi pas ? Il se rapproche ainsi des eldorados rêvés, non ? Et là, Ernesto, à qui il devait remettre l'enveloppe « en mains propres » lui enjoint d'aller faire une livraison au Pérou. Beaucoup de rhum, de la cumbia et un

subtil chantage et le voilà dans l'avion, mystérieux colis dans le sac. Ses aventures vont encore le mener plus loin, à Iquitos, la grande ville au bord de l'Amazonie, à l'orée de la forêt. L'homme est ainsi poussé comme la bille d'un flipper, toujours à la recherche du corps tropical parfait, mais se rendant compte, petit à petit, que la réalité n'est pas l'exotisme des brochures touristiques et que l'Amazonie n'a rien à voir avec le parc tropical de sa ville du nord. Et qu'il est, dans son inertie et sa naïveté, le pigeon idéal des méchants de toutes sortes. Les aventures de cet homme sèment une bonne dose d'absurdité et d'humour. Même quand elles se font plus dramatiques et cruelles. Mais elles ressemblent aux nôtres en fin de compte, elles sont comme nos trajectoires dans ce monde étrange qui est le nôtre, elles nous rejettent d'une rive à l'autre sans souvent que l'on se départisse de nos fantasmes. Philippe Marczewski raconte cette drôle d'épopée dans un style totalement personnel, tout inscrit dans la tête de ce « je » qui suppute, rêve, cauchemarde, paranoïse dans une sorte de logorrhée au débit puissant comme l'Amazone, dont on pourrait craindre qu'elle nous lasse et qui, au contraire, nous emballa et imprime sa marque à ce roman.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

NOUVELLES



Rien à déclarer
★★★
RICHARD FORD
Traduit de l'anglais par
Josée Kamoun
Éditions de l'Olivier
375 p., 22,50 €

Chroniques du temps qui passe

Avec « Rien à déclarer », le romancier Richard Ford nous rappelle qu'il est aussi un immense nouvelliste.

WILLIAM BOURTON

Ernest Hemingway, F. Scott Fitzgerald, Tennessee Williams, Truman Capote, Raymond Carver, Charles Bukowski, Jim Harrison... Tous les grands écrivains américains, quels que soient leur style ou leur époque, ont publié des recueils de nouvelles. Et souvent – assurément chez les précités – il s'agit de ce

qu'ils ont écrit de mieux. Richard Ford ne fait pas exception.

Le moins sudiste des écrivains du Mississippi n'en est pas à son coup d'essai. *Rock Springs* (1989) ou *Péchés innombrables* (2002) – nous n'avons pas lu *Une situation difficile* (1998) – étaient déjà des merveilles du genre. *Rien à déclarer*, que les Éditions de l'Olivier viennent de traduire, confirme son admirable maîtrise de la *short story*.

L'exercice est infiniment plus difficile qu'il n'y paraît. Lorsqu'il s'agit d'un roman en accéléré, on peut être sûr que la nouvelle est mauvaise. Tout l'art consiste à nous plonger à l'improviste dans une séquence, comme au mitan d'un film, et de nous nous faire quitter les personnages sans vraiment connaître la fin de l'histoire. Si l'on se dit « so what ? », c'est

raté. Mais si, comme dans *Rien à déclarer*, on ne peut se détacher d'eux, si l'on se prend à imaginer ce qu'a pu être leur vie avant et ce qui pourrait advenir par la suite, alors, l'écrivain a gagné le grand pari de la littérature : l'appropriation de son univers par le lecteur.

Compliqué, dans ces conditions, de « raconter » ce recueil. Chaque conte possède sa propre petite musique, sans véritable fil rouge, sinon que tous les personnages sont des hommes et des femmes d'âge moyen, un brin ironiques ou désabusés, typiques de cette génération américaine de la fin de la guerre du Vietnam, en voie de disparition.

D'une manière ou d'une autre, tous se voient confrontés au temps qui passe : au détour du départ d'un enfant du foyer, d'un divorce, d'un deuil ou d'une ren-

contre inopinée, comme dans la nouvelle qui donne son titre au volume.

Sandy retrouve par hasard Barbara, une vieille camarade de fac de passage à La Nouvelle-Orléans, avec qui il a naguère vécu une brève et étrange histoire d'amour. Marié, deux filles, il a réussi comme juriste ; visiblement, elle est devenue *escort girl*. Ils s'éclipsent de leur table et, une heure durant, se baladent le long du fleuve, s'embrassent furtivement, et puis chacun s'en retourne à sa vie. Adieu à jamais. Sans regrets. Et pourtant, il plane sur cette histoire un indicible « Et si ?... » Est-ce leur histoire au goût de trop peu ou cette irruption inopinée de leur jeunesse ?

Entièrement sous contrôle, la narration de Richard Ford est magistrale, pudique et émouvante à la fois.